

Une petite ville

La petite ville de Verrières peut passer pour l'une des plus jolies de la Franche-Comté. Ses maisons blanches avec leurs toits pointus de tuiles rouges, s'étendent sur la pente d'une colline, dont des touffes de vigoureux châtaigniers marquent les moindres sinuosités. Le Doubs coule à **quelques** centaines de pieds **au-dessous** de **ses** fortifications, bâties jadis par les Espagnols, et maintenant ruinées.

Verrières est abritée du côté du nord par une haute montagne, c'est une des branches du Jura. Les cimes brisées du Verra se couvrent de neige dès les premiers froids d'octobre. Un torrent, qui se précipite de la montagne, traverse Verrières avant de se jeter dans le Doubs, et donne le mouvement à un grand nombre de scies à bois ; c'est une industrie fort simple et qui procure un certain bien-être à la majeure partie des habitants plus paysans que bourgeois. Ce ne sont pas cependant les scies à bois qui ont enrichi cette petite ville. C'est à la fabrique des toiles peintes, dites de Mulhouse, que l'on doit l'aisance générale qui, depuis la chute de Napoléon, a fait rebâtir les façades de presque toutes les maisons de Verrières.

À peine **entre-t-on** dans la ville que l'on est étourdi par le fracas d'une machine bruyante et terrible en apparence. Vingt marteaux **pesants**, **retombant** avec un bruit qui fait trembler le pavé, sont élevés par une roue que l'eau du torrent fait mouvoir. Chacun de ces marteaux **fabrique**, chaque jour, je ne sais combien de milliers de clous. Ce sont de jeunes filles fraîches et jolies qui présentent aux coups de ces marteaux énormes les petits morceaux de fer qui sont rapidement transformés en clous. Ce travail, si rude en apparence, est un de ceux qui étonnent le plus le voyageur qui pénètre pour la première fois dans les montagnes qui séparent la France de l'Helvétie. Si, en entrant à Verrières, le voyageur demande à qui appartient cette belle fabrique de clous qui assourdit les gens qui montent la grande rue, on lui répond avec un accent traînard : *Eh ! elle est à M. le maire.*

Pour peu que le voyageur s'arrête quelques instants dans cette grande rue de Verrières, qui va en montant depuis la rive du Doubs jusque vers le sommet de la colline, il y a cent à parier contre un qu'il verra paraître un grand homme à l'air affairé et important.

À son aspect tous les chapeaux se lèvent rapidement. Ses cheveux sont grisonnants, et il est vêtu de gris. Il est chevalier de plusieurs ordres, il a un grand front, un nez aquilin, et au total sa figure ne manque pas d'une certaine régularité : on trouve même, au premier aspect, qu'elle réunit à la dignité du maire de village cette sorte d'agrément qui peut encore se rencontrer après quarante-huit ou cinquante ans. Mais bientôt le voyageur parisien est choqué d'un certain air de contentement de soi et de suffisance, **mêlé** à je ne sais quoi de borné et de peu inventif. On sent enfin que le talent de cet homme-là se borne à se faire payer bien exactement ce qu'on lui doit, et à payer lui-même le plus tard possible quand il doit.

Tel est le maire de Verrières, M. de Rênal. Après avoir traversé la rue d'un pas grave, il entre à la mairie et disparaît aux yeux du voyageur. Mais, cent pas plus haut, si celui-ci continue sa promenade, il aperçoit une maison d'assez belle apparence, et, à travers une grille de fer attenante à la maison, des jardins magnifiques. Au-delà c'est une ligne d'horizon formée par les collines de la Bourgogne, et qui semble faite à souhait pour le plaisir des yeux. Cette vue fait oublier au voyageur l'atmosphère empestée des petits intérêts d'argent dont il commence à être **asphyxié**.

On lui apprend que cette maison appartient à M. de Rênal. C'est aux bénéfiques qu'il a **faits** sur sa grande fabrique de clous, que le maire de Verrières doit cette belle habitation en pierre(s) de taille qu'il achève en ce moment. Sa famille, dit-on, est espagnole, antique, et, à ce qu'on prétend, établie dans le pays bien avant la conquête de Louis XIV.

-**Toiles peintes** ou **toiles imprimées** : deux techniques souvent confondues. Lorsque la première manufacture d'indiennes est créée à **Mulhouse** en 1746, les procédés de l'impression sur étoffes, inconnus dans la petite république, sont importés par des techniciens originaires de la région de Neuchâtel.

Le Rouge et le Noir, Chronique de 1830, est une œuvre rédigée par Stendhal, publiée en 1830. L'auteur signe là son deuxième roman, après *Armance* en 1827. Stendhal a emprunté son canevas initial à l'actualité, s'inspirant de l'histoire d'Antoine Berthet, originaire du village de Brangues, étudiant aux séminaires de Grenoble et de Belley, guillotiné à Grenoble, le 23 février 1828, pour tentative d'assassinat sur la personne de Mme Michoud., Stendhal avait eu connaissance de ce fait divers par les comptes rendus proposés par *La Gazette des Tribunaux*, notamment les 28, 29, 30, 31 décembre 1827, et le 29 février 1828. L'idée d'un roman serait venue à l'auteur en octobre 1829 ; le titre du roman, en mai 1830 : le Rouge pour signifier les idées républicaines de Julien ; le Noir, la soutane qu'il porta un moment. A partir du mois de mai, et jusqu'en novembre, Stendhal fait composer par l'éditeur les chapitres au fur et à mesure qu'il les écrit. Le roman se divise en deux parties :

- Première partie : parcours de Julien Sorel, successivement à Verrières, à Besançon puis dans un séminaire. Elle traite également de sa passion avec Louise de Rênal.
- Deuxième partie : la vie parisienne de Julien Sorel, alors qu'il est le secrétaire du marquis de La Mole. Cette fois, sa passion se dirige vers la fille de celui-ci, Mathilde.
- **Le titre du roman indique l'opposition présente dans le texte : le rouge comme la couleur des habits de l'armée et le noir pour les prêtres.** Autrement dit, pour réussir et vivre dans cette époque, il faut soit faire partie des hommes politiques soit rejoindre la vie religieuse et les prêtres. Les deux n'ont qu'un but : mener à la fortune et à un classement social respectueux. Ainsi, l'objectif de Stendhal est marqué : son roman est une **réflexion sur la vie de cette époque**, très difficile pour les classes les plus modestes

Résumé :

L'œuvre conte l'histoire de **Julien Sorel**, jeune homme de 19 ans issu d'une famille pauvre de la campagne française. Au début du roman, Julien est engagé en tant que percepteur pour les enfants de Monsieur de Rênal, Maire de Verrières, petite ville de Franche-Comté. Lors de sa rencontre avec **Madame de Rênal**, femme du Maire, le jeune homme tombe sous le charme. Contre toute attente, Madame de Rênal finit elle-même par s'éprendre de Julien et les deux jeunes gens mènent alors une romance adultérine. Julien vit de réels moments de bonheur aux côtés de Madame de Rênal, qui l'initie à l'amour ainsi qu'à la vie de la haute société de province. Toutefois, leur amour s'ébruite

et Madame de Rênal, par peur pour son mariage, décide de faire renvoyer Julien. Il finit donc par quitter les enfants de Rênal ainsi que son amante.

Peu après ces déboires, Julien fait la rencontre de M. de Mole et de sa fille, **Mathilde**, avec qui il entame une relation amoureuse orgueilleuse et désirante. Mathilde apprend qu'elle est enceinte et convainc son père de la laisser épouser Julien, non sans mal. M. de Mole finit par accepter cette union et anoblit Julien qui devient alors le chevalier Julien Sorel de la Vernaye. Le jeune homme est fou de joie. Malheureusement son bonheur est de courte durée. Madame de Rênal, en apprenant ce mariage, décide d'envoyer une lettre à M. de Mole, dans laquelle elle le décrit comme étant un séducteur infâme et sans scrupule. M. de Mole furieux, décide d'annuler le mariage. Julien, hors de lui, s'en prend physiquement à Madame de Rênal, ce qui le conduit immédiatement en prison. Mathilde veut sauver son amour et fait tout pour l'aider, mais ce dernier est condamné à mort. Le destin des trois personnages principaux est alors scellé : Julien est décapité, Mathilde effondrée et Madame de Rênal meurt de chagrin trois jours plus tard.

Le livre s'appelait d'abord *Julien*, et il est en effet dominé par l'inoubliable figure du jeune précepteur plébéien qui, après avoir séduit deux femmes de l'aristocratie, meurt sur l'échafaud pour avoir tenté de tuer sa première maîtresse. Le titre choisi est généralement considéré comme symbolisant les deux couleurs de l'ambition vers 1830: l'habit militaire et la soutane. Remarqué par quelques esprits lucides, ce roman si neuf, aigu, impitoyable, noir et fougueux à la fois, se heurte à l'incompréhension générale.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Syndrome_de_Stendhal

L'auteur : Henri Beyle, alias Stendhal (1783-1842)

Stendhal — pseudonyme de Marie-Henri Beyle — est né à Grenoble le 23 janvier 1783.

Sa famille appartient à la bourgeoisie aisée : son grand-père, Henri Gagnon, est médecin, et les Beyle ont la charge de procureur au parlement de Grenoble. Le petit Henri n'a pas sept ans lorsque disparaît sa mère, Henriette Gagnon, pour laquelle il éprouve une tendresse passionnée. Il ne pardonnera pas à son père, Chérubin Beyle, et à sa tante Séraphine d'être, à sa place, les témoins et les protecteurs de son enfance. Il ressent à leur égard une antipathie violente, qu'il étend aux idées respectables qu'ils représentent, dans l'ordre politique et religieux, ainsi qu'au décor provincial de son enfance : Grenoble. Mais cette animosité est le fait d'une âme sensible, privée de la présence maternelle, et on le voit bien à l'affection qu'il voue à son grand-père Henri Gagnon et à sa sœur Pauline.

La *Vie de Henry Brulard*, autobiographie de Stendhal, retrace cette enfance, partagée entre le besoin de tendresse et une haine cyniquement avouée, entre l'opposition systématique à tout ce que lui propose le milieu familial et, déjà, l'ambition tenace d'un avenir différent. Prenant le contre-pied des sentiments royalistes de son père, Henri se sent républicain, patriote, applaudit en secret à l'exécution du roi, et se réjouit même de l'arrestation (de brève durée) de son propre père. Un précepteur détesté, l'abbé Raillane, fait de lui un adversaire résolu de l'Église et de la religion. ("Je haïssais mon père, source des pouvoirs de l'abbé, je haïssais encore plus la religion au nom de laquelle ils me tyrannisaient." (Vie de Henry Brulard).

En 1796, le jeune Henri Beyle suit les cours de l'École centrale de Grenoble. En même temps, il s'éveille à l'amour qui sera, nous dit-il, la principale affaire de sa vie. L'arrivée au théâtre de la ville de l'actrice Virginie Kubly lui inspire ses premiers émois. À l'issue de sa troisième année d'études, en 1799, il obtient brillamment un premier prix de mathématiques, et il s'aperçoit que les mathématiques — qui répondent d'ailleurs à son goût instinctif d'analyse et de logique — peuvent lui donner le moyen de fuir Grenoble et de monter à Paris, seule ville à la hauteur de ses ambitions.

Le 10 novembre 1799, le futur Stendhal arrive dans la capitale avec l'intention de se présenter au concours de l'École polytechnique. Mais, pris de mélancolie — il trouve désolant un paysage sans montagnes —, il tombe malade et renonce au concours. Pierre Daru, son parent et son protecteur, le fait travailler sous ses ordres au ministère de la Guerre. Le 7 mai 1800, Beyle quitte Paris pour l'Italie, où il sera nommé sous-lieutenant de cavalerie.

Il reconnaît d'emblée dans l'Italie sa patrie d'élection. Milan, surtout, — dont il se considère désormais comme le citoyen, «milanese» — l'enchanté. Mais la carrière militaire qui le promène à travers la péninsule, comme aide de camp du général Michaud, l'ennuie fort. En décembre 1801, il obtient un congé de convalescence, part pour Grenoble, qu'il quitte bientôt pour Paris, à la suite de Victorine Mounier dont il est devenu amoureux. Il donne sa démission de sous-lieutenant, et il mène à Paris cette vie de liberté, de loisirs,

d'intrigues amoureuses, de soirées dans les salons et dans les théâtres qui fera toujours son bonheur.

Après Victorine Mounier, Adèle Rebuffet, Mme Rebuffet, l'actrice Mlle Duchesnois fixent son cœur momentanément. Il a des ambitions sociales : il veut faire fortune par le commerce et par la banque. Il a surtout des goûts et des ambitions littéraires. Il lit Destutt de Tracy et les Idéologues, il entreprend de se mieux connaître en tenant son journal, il veut enfin écrire " des comédies comme Molière".

Il rencontre Mélanie Guilbert, une jeune actrice, dont il devient amoureux. Il la suit à Marseille où elle vient d'obtenir un engagement. De juillet à fin décembre 1805, c'est, à Marseille, une lune de miel, cependant que le futur Stendhal travaille chez un épicier exportateur. En 1806, Mélanie quitte Marseille, et c'est la rupture. De retour à Paris, Beyle fait sa cour à ses cousins Daru. Grâce à leur protection, il trouve du service dans l'Intendance, et suit l'armée en Allemagne. Alors commence cette vie errante qui lui permettra de vivre dans le sillage de son héros, Napoléon, et surtout d'acquérir une incomparable expérience humaine. La petite ville allemande de Stendal lui fournit celui de ses nombreux pseudonymes auquel il finira par attacher sa gloire. Comme adjoint aux commissaires des guerres, il voit la bataille d'Iéna et l'entrée triomphale de l'empereur à Berlin. À Brunswick, de 1806 à 1808, il étudie la langue et la philosophie allemandes.

En novembre 1808, il est rappelé à Paris. L'année 1809 le voit, sous les ordres du comte Daru, à Strasbourg, à Vienne, à Linz. En 1810, Stendhal est à Paris, vivant l'une des années les plus brillantes de son existence. Il est nommé auditeur au Conseil d'Etat, inspecteur du mobilier et des bâtiments de la Couronne. Il a une réputation de dandy et de brillant causeur, il fréquente les salons et les théâtres à la mode. Son attachement pour la comtesse Daru a pris peu à peu la forme de la tendresse amoureuse, mais leurs rapports resteront toujours ceux de l'amitié. En revanche, il obtient les faveurs d'Angeline Bereyter, qui restera sa maîtresse jusqu'à la chute de l'Empire, et d'Angela Pietragrua, dont il rêvait depuis longtemps, et qu'il retrouve à Milan.

Après un bref séjour en Italie (Bologne, Florence, Rome, Naples), Stendhal se retrouve à Paris en 1812 et suit les armées napoléoniennes en Russie. Il rejoint le quartier général de l'empereur, séjourne à Moscou du 14 septembre au 16 octobre, traverse, pour regagner Paris, Dantzig, Berlin et Brunswick. Bien qu'il se flatte d'avoir « donné à l'armée, au retour, entre Orcha et Borizow, le seul morceau de pain qu'elle ait reçu », il ne reçoit d'autre récompense que sa nomination comme intendant de la province de Sagan en Silésie. Il est envoyé en mission dans le Dauphiné pendant la campagne de France. Il ne revient à Paris que pour assister à la bataille de Montmartre et à la chute de Napoléon Bonaparte.

Dans un article nécrologique rédigé en 1837, Stendhal écrit de lui-même : « Le jour où les Bourbons rentrèrent à Paris, B. eut l'esprit de comprendre qu'il n'y avait plus en France que de l'humiliation pour qui avait été à Moscou. Il alla s'établir à Milan. » En effet, le 20 juillet 1814, il quitte Paris pour Milan où il va vivre pendant sept ans sans autre interruption que trois brefs voyages : en 1817, à Paris et à Londres, en 1819 à Grenoble où son père vient de mourir. C'est sans doute la période la plus heureuse de la vie de

Stendhal. Certes, sa vie sentimentale connaît des crises et des déboires. À la fin de 1815, il rompt avec Angela Pietragrua et son orageux amour. En 1818 et en 1819, sa vie est dominée par l'amour douloureux qu'il éprouve pour Métilde Dembowski. Il quitte Milan à sa poursuite, il la cherche à Volterra, à Florence, et ne parvient pas à vaincre sa résistance. Mais l'exaltation de la « chasse au bonheur » l'emporte sur la mélancolie de l'amour déçu, et cette vie italienne l'enchanté, qui lui permet d'unir son romantisme et son culte de l'énergie, son enthousiasme pour Cimarosa et sa sympathie pour les carbonari.

C'est alors que commence sa **carrière littéraire**, bien qu'il n'eût cessé d'écrire depuis sa dix-huitième année. En 1814, il publie, sous le pseudonyme de L.A.C. Bombet, les *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*, en 1817 l'*Histoire de la peinture en Italie*, par M. B. A. A., et la même année, *Rome, Naples et Florence* par M. de Stendhal, son premier essai personnel, les deux autres ouvrages n'étant guère que des compilations. Enfin, sa passion malheureuse pour Métilde lui inspire son premier ouvrage important. Après avoir songé à lui dépeindre sa passion par l'intermédiaire d'un roman, il décide d'en faire la théorie. Ce sera *De l'amour*, auquel il travaille à Milan pendant toute l'année 1820, cependant que Métilde se fait de plus en plus sévère.

En 1821, il a quitté Milan à la fois parce que le gouvernement autrichien le soupçonne de carbonarisme et parce qu'il a perdu l'espoir de vaincre la résistance de Métilde. Après un séjour à Londres, il reprend à Paris sa vie de dandy, fréquentant le grenier de Delécluze et collaborant, pour vivre, aux revues anglaises. En 1823, il publie la première partie de *Racine et Shakespeare*, véritable manifeste du «romanticisme» dont il propose une définition célèbre («Le Romanticisme est l'art de présenter aux peuples les œuvres littéraires qui, dans l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances, sont susceptibles de leur donner le plus de plaisir possible»), mais qui passe presque inaperçu.

Après avoir publié encore une *Vie de Rossini*, Stendhal regagne l'Italie, séjourne quelque temps à Rome, où il retrouve des amis (J.J. Ampère, Delécluze), puis revient à Paris où il devient l'amant de la comtesse Curial. Il publie dans le *Journal de Paris* des articles sur le Salon de peinture et sur les représentations de l'Opéra italien. En mars 1825, il publie la seconde partie de *Racine et Shakespeare*. En mai, il apprend la mort de Métilde Dembowski. En 1826, il rompt avec la comtesse Curial, séjourne en Angleterre et, peut-être pour se consoler de cette rupture, écrit son premier roman, **Armance**, qui paraît en 1827 — récit d'un amour arrêté par l'impuissance sexuelle, analyse dont l'ambiguïté atténuée la hardiesse, et qui demeure, après tout, ouverte à d'autres interprétations. L'ouvrage passe complètement inaperçu.

Après la publication d'*Armance*, Stendhal reprend la route d'Italie, il rencontre Lamartine à Florence, séjourne à Bologne, Ferrare, Venise. Quand il arrive à Milan, la police le refoule vers la France. À Paris, où il est en janvier 1828, il s'inquiète de sa situation matérielle. Sa collaboration aux journaux anglais ne lui permet plus de vivre et il sollicite vainement un poste de bibliothécaire adjoint à la Bibliothèque royale. En septembre 1829, paraissent les *Promenades dans Rome*. La même année, meurt le comte Daru. Il voyage dans le midi de la France (Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Marseille). Dans la nuit du 25 au 26 octobre, il a « l'idée de Julien » et il se met à écrire **Le Rouge et**

le Noir. Des nouvelles — *Vanina Vanini*, *Le Coffre et le Revenant*, *Le Philtre* — paraissent dans *La Revue de Paris*.

Il devient l'amant de Giulia Rinieri, dont il demande la main. Le 25 septembre 1830, par ordonnance royale, Stendhal est nommé consul à Trieste, puis le 31 mars suivant à Civitavecchia. *Le Rouge et le Noir*, son premier chef-d'œuvre, paraît le 13 novembre 1830. C'est la chronique et la critique de la société française sous la Restauration, le roman de l'ambition, de l'énergie personnelle, et, déjà, de la lutte des classes

À Civitavecchia, Stendhal s'ennuie. Au cours des années 1831 et 1832, il est le plus souvent à Rome — où il copie les vieux manuscrits qui lui fourniront les *Chroniques italiennes* — à Naples, à Florence, à Sienne où il retrouve Giulia Rinieri. Il commence à écrire les *Souvenirs d'égotisme*. Il prend autant de congés qu'il le peut, le bonheur de sa vie étant, dit-il, d'écrire des romans dans un grenier, non de porter l'habit brodé des consuls. Mais il lui faut bien regagner son poste. En 1834, 1835, 1836, à Civitavecchia (et à Rome), son métier ne l'occupant guère, il écrit. Il interrompt *Lucien Leuwen*, roman plus ironique, moins âpre que *Le Rouge et le Noir*, d'une richesse et d'une nouveauté psychologiques admirables, pour commencer *La Vie de Henry Brulard*, incomparable autobiographie.

De 1837 à 1838, il retrouve Paris où il reprend sa vie mondaine, et les chères soirées au théâtre. Mais il s'occupe surtout de son oeuvre. Il entreprend *Le Rose et le Vert*, publie dans *La Revue des Deux Mondes* quelques-unes de ses *Chroniques italiennes*: *Vittoria Accoramboni*, *Les Cenci*, *La Duchesse de Palliano*. Il parcourt la province française en vue d'écrire une relation de voyage : *Les Mémoires d'un touriste*, qui paraît en juin 1838. C'est alors qu'il songe à tirer de la jeunesse d'Alexandre Farnèse une chronique italienne. Mais il a, très peu de temps après, l'idée de la transposer en une chronique contemporaine et de lui donner les dimensions d'un roman. Ce sera *La Chartreuse de Parme*, son second chef-d'œuvre, qu'il rédige en deux mois, en une sorte d'improvisation passionnée. *La Chartreuse* paraît le 6 avril 1839. *La Chartreuse*, plus encore qu'un roman, est une confession poétique.

La Chartreuse de Parme n'obtient que peu de succès, mais inspire à Balzac un étonnant éloge («M. Beyle a fait un livre où le sublime éclate de chapitre en chapitre»). L'étude parue dans *La Revue parisienne* contenant quelques reproches concernant le style, Stendhal s'emploie sans succès à le corriger.

En août, il a regagné Civitavecchia, où il travaille à *Lamiel*. S'ennuyant de plus en plus, privé d'affections, le travail littéraire piétinant, il se distrait en fouillant la campagne. Une jeune Romaine, qu'il nomme Earline, sera son dernier amour. Sa santé faiblit : le 15 mars 1841, il a une attaque d'apoplexie («Je me suis colleté avec le néant»). Le 8 novembre 1841, il arrive à Paris, très fatigué. Au début de 1842, sentant ses forces revenir, il se remet au travail. Mais le 22 mars, il est frappé d'apoplexie dans la rue et meurt le lendemain sans avoir repris connaissance. Le 24 mars, après un service en l'église de l'Assomption, il est inhumé au cimetière Montmartre.